

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Corps et société

Larry Tremblay, *Le mangeur de bicyclette*, Montréal, Leméac, 2002, 264 p., 25,95 \$.

Élise Turcotte, *La maison étrangère*, Montréal, Leméac, 2002, 224 p., 25,95 \$.

Pierre Gélinas, *Le fleuve (Saisons III)*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 236 p., 25,95 \$.

André Brochu

Number 110, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37678ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2003). Review of [Corps et société / Larry Tremblay, *Le mangeur de bicyclette*, Montréal, Leméac, 2002, 264 p., 25,95 \$. / Élise Turcotte, *La maison étrangère*, Montréal, Leméac, 2002, 224 p., 25,95 \$. / Pierre Gélinas, *Le fleuve (Saisons III)*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 236 p., 25,95 \$.] *Lettres québécoises*, (110), 15–16.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Corps et société

*La modernité fait bon marché du sens collectif et valorise plutôt le corps.
Mais corps et société n'ont de sens que par la négation l'un de l'autre.*

R O M A N A N D R É B R O C H U

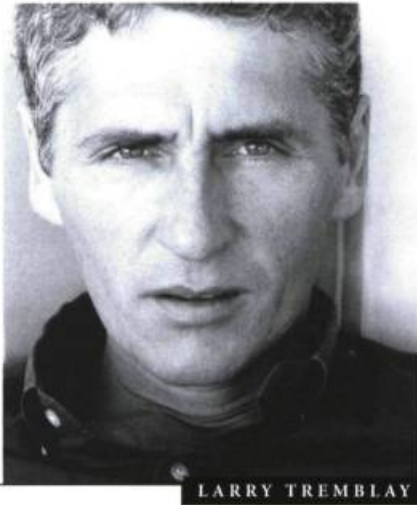
LE CORPS, CHEZ LARRY TREMBLAY et ÉLISE TURCOTTE, est omniprésent, mais s'affirme de façon différente : sexuel et hystérisé chez l'un, il est surtout affectif et dépressif chez l'autre. Le feu et l'eau. Dans les deux cas, il témoigne à sa façon du peu de réalité du monde.

MANGER SA BICYCLETTE

Poète, dramaturge, auteur d'un récit — *Anna à la lettre C* — qui fut porté à l'écran, Larry Tremblay nous livre ici son premier roman. Le nom d'Anna y revient et remplit tout de ses quatre lettres formant chiasme, car la jeune femme hante Christophe, le narrateur. Celui-ci sollicite en vain ses faveurs et doit vivre en exil, loin d'elle, vierge et déconfit. « Mange ta bicyclette », lui dit-elle un jour : cette preuve d'amour sera seule acceptée. Le garçon, fort peu omnivore, rate le test et se retrouve au Yucatan, où la rencontre d'une Rita invraisemblable lui fait vivre d'autres affres.

Malgré des effets de réel très réussis, le récit de Tremblay n'a rien de réaliste et ressemble plutôt à une sorte de rêve éveillé, peuplé de « fantômes de quatre lettres : Anna, Rita, Fred » (p. 243). Les personnages sont des chimères de papier, filles ou fils de l'écriture (Fred, par exemple, est le nom d'un tronc d'arbre très freudien...). Dans cette fantasmagorie, sur la base de certaines données constantes, les êtres sont soumis à des métamorphoses radicales. La plus éclatante est celle du sexe, la sexualité étant ici la tonalité dominante, pour ne pas dire l'obsession majeure. Presque tous les personnages se révèlent, d'une façon ou d'une autre, leur *contraire* sexuel.

Par exemple, Christophe qui, un soir d'Halloween, épie Anna et Lâm, le demi-frère d'origine vietnamienne devenu l'amant de la jeune fille, voit survenir un couple dont la femme, se dévêtant, affiche les attributs masculins et dont l'homme se révèle être Anna. Rita, au Yucatan, s'avère n'être rien de moins que son propre vieux mari, etc. L'identité sexuelle en prend pour son rhume, sans d'ailleurs que cette stratégie soit un simple effet de surface destiné à imposer autre chose par-dessous, par exemple une disposition homosexuelle. C'est la sexualité dans son ensemble qui est en jeu, et le romancier la présente avec une grande liberté, en harmonisant les orientations communes avec



LARRY TREMBLAY

Larry Tremblay

Le Mangeur de bicyclette

LEMÉAC

celle qui lui est propre, de sorte que tous les lecteurs y trouvent matière à rêver et à réfléchir.

L'écriture est celle d'un prosateur capable de mobiliser les ressources de la poésie et de les mettre au service d'une luxuriante (et parfois, mais sans excès, luxurieuse) imagination. Elle atteint par moments des sommets élevés de belle extravagance. Il en résulte une somptueuse fantaisie sur le thème de l'impossible désir, du sexe insatisfait, de l'illusion des êtres et des choses, du caractère labile de l'existence : « Pourquoi la vie me ramenait-elle sans répit sur des chemins glissants, vers des êtres poreux, changeants, pénétrables, évanescents au point de disparaître dans l'air ? » (p. 243)

On reconnaît ici le nomadisme et le baroque chers à la postmodernité. Ils se retrouvent aussi, mais d'une tout autre façon, dans le roman suivant.

LA VIE INSATISFAITE

Un beau livre pénible. Ainsi m'est apparue *La maison étrangère*, d'Élise Turcotte. Un beau livre, certes, à cause de l'intense travail de réflexion et d'écriture, de l'expression toujours éloignée du cliché, toujours en quête de vérité. Élise Turcotte est poète, et elle a forgé l'instrument de sa prose au feu d'un discours voué à la transfiguration du réel.

Mais le roman exige une part de ludisme et de légèreté plus grande. Pour raconter la solitude, la peur, l'indifférence apparente aux autres et à soi-même, il faut introduire une distance entre le personnage et la narration. Sinon on retombe dans la mélodie d'une autre époque, celle des années cinquante, où l'incommunicabilité constituait le sceau thématique de tout récit, en particulier du récit féminin.

Certes, solitude et relation malaisée aux autres, aux amants, au père, à la mère, ne résument pas à elles seules le riche fond de significations du livre. Il faut y ajouter au moins le corps malgré la difficulté de l'assumer (la « maison étrangère », c'est lui d'abord, comme on peut le déduire d'un passage proche du début, p. 12), le sexe qui permet « l'étreinte, forme puissante de la vie » (p. 105), mais n'assure pas pour autant l'amour. Tout se passe comme si le bonheur et l'identité même étaient impossibles à cause d'une solidarité entre le moi et le monde, ce dernier étant condamné à mort : « [...] l'humanité était toujours, encore et à jamais engloutie dans la boue. Et [...] cela nous empêchait d'être nous-mêmes. » (p. 11)

Cette perspective apocalyptique pèse sur tout le récit et lui confère sa tonalité métaphysique. On pourrait ajouter que voilà un avatar imprévu, en littérature, de la mondialisation, laquelle n'en finit pas de faire des ravages !

L'originalité d'Élise Turcotte est de déduire la fin du moi de l'évidente fin de tout, alors que l'inverse serait plus simple : puisque je meurs, que la Terre périsse ! Quoi qu'il en soit, une petite lueur d'espoir s'annonce à la fin, la solitude est quelque peu maîtrisée, le réel et le rêve sont en équilibre (les rêves, omniprésents dans le roman, ont autant de réalité que les perceptions quotidiennes). Élisabeth se détache alors des souvenirs inassimilables de son amour et jette à l'eau l'album des photos prises par son amant photographe, du haut du pont Jacques-Cartier, au lieu de s'y jeter elle-même. Ou peut-être le fera-t-elle ? La complexité des intentions de l'auteure installe partout l'ambivalence. Elle conclut : « C'était un rêve, et ce ne l'était pas. Le monde était. Le monde disparaissait. » (p. 221)

On pourrait le dire de l'œuvre, une fois les derniers mots déchiffrés : c'était un roman, et ce ne l'était pas.

POLITIQUE-ROMAN

Jacques Pelletier, qui a préfacé le premier tome des *Saisons*, a bien fait ressortir l'originalité du projet romanesque auquel Pierre Gélinas s'est attelé, projet qui voit maintenant son aboutissement¹. Il n'est pas sûr, malheureusement, que le changement d'éditeur ait bien servi le romancier : les coquilles, voire les fautes de grammaire (*fusse pour fût-ce, eut pour eût...*) abondent. *Le fleuve* n'en mérite pas moins une lecture attentive, car le souci de l'écriture y est soutenu.

La narration s'y met au service d'une représentation très poussée du politique. La chose publique n'est pas abordée par la bande, comme dans



ÉLISE TURCOTTE



1. Voir « Un revenant », *Saisons I. La neige*, Montréal, Triptyque, 1996, 216 p. ; p. 7-13. Le deuxième tome, *Le soleil* (Triptyque, 1999, 202 p.) a fait l'objet d'un compte rendu dans ces pages (André Brochu, « Vieilles plumes, soleils inédits », *Lettres québécoises*, n° 97, printemps 2000, p. 25).
2. Montréal, Lanctôt éditeur, 2001, 160 p. Voir mon compte rendu dans *Lettres québécoises*, n° 107, automne 2002, p. 20.

il n'arrive le plus souvent qu'à les peindre petits, chauves et rondelets. L'un d'eux rêve d'un voilier, qu'il finit par construire à moitié, mais une tempête le dévaste : il ne prendra jamais le fleuve.

Le fleuve, tel est bien le symbole majeur, qui signifie le retour inlassable du même à travers le transitoire, et qui signe sans doute l'idéologie matérialiste de l'auteur pour qui « l'équilibre de la société [est] un aspect de l'équilibre de la nature » (p. 156). Cette philosophie, qui se souvient du marxisme mais aussi, par ses relents rhétoriques, du cours classique, se détaille en aphorismes un peu lourds et pas toujours limpides.

Malgré ses déficiences, ce roman et les deux qui le précèdent, dans le triptyque des *Saisons*, ouvrent une voie que pourrait exploiter avec profit le roman québécois à venir.

de François Lanctôt, qui tenait autant du polar que du roman politique². C'est bien une aventure collective qui est racontée ici, celle d'un parti, l'Alliance nationale populaire, qui prend le pouvoir et y installe le même arbitraire, le même cynisme qu'elle reprochait à ses devanciers.

Le sujet présente de grandes difficultés, que l'auteur ne surmonte pas toutes. Le récit passe près de verser parfois dans l'essai ou la chronique journalistique, et les personnages font souvent figure de pions sur l'échiquier des raisons stratégiques, ils n'ont guère de dimension personnelle. L'auteur, certes, cherche à les particulariser, mais curieusement



À paraître ce printemps aux

ÉDITIONS TROIS

<p>MARY MEIGS Le temps rêvé; une passion roman, traduit de l'anglais par Marie-José Thériault</p>	<p>ALAIN FORTAICH La dragonne qui avait perdu sa flamme jeunesse</p>
<p>FRANCINE ALLARD Vocalises sur un sanglot poésie</p>	<p>CLAIRE VARIN Le carnaval des fêtes nouvelles</p>
<p>STÉPHAN KOVACS Une saison étrangère roman</p>	<p>CLAUDE R. BLOUIN Carnets d'un curieux; autour de quatre romancières japonaises essai</p>
<p>GAËTANE BÉLANGER L'enfant nucléaire récit</p>	